

double sens. L'auteur se penche sur les ambiguïtés des mots à double sens : le premier anodin et le second caché, à caractère souvent cru, d'ailleurs souvent tiré de la langue grecque. Ce chapitre analyse les jeux de mots les plus sordides de Plaute. L'auteur montre que le langage de Plaute est bien plus riche que ne le laissent paraître les textes au premier abord. En conclusion, il apparaît que le vocabulaire de Plaute n'est pas choisi au hasard et que Plaute camoufle tellement ses jeux de mots que le lecteur passe souvent à côté. L'auteur tente de démontrer également que Plaute cherche parfois davantage à faire des jeux de mots, notamment sur les noms de ses personnages, qu'à maintenir une cohérence dans ses pièces. Fontaine détermine l'importance dans la comédie latine des jeux de mots et d'autres calembours et souligne le fait que, sans le grec, un grand nombre de jeux de mots ne peuvent être compris. Il est peut-être dommageable, comme le dit l'auteur lui-même, qu'il ne puisse travailler que sur une quantité de textes dérisoire, selon les choix qu'il a dû opérer, en comparaison de l'étendue du corpus de Plaute. De même, certaines analyses peuvent difficilement être prouvées, quelque solidement étayées qu'elles soient. Ce livre apporte néanmoins un regard neuf sur le texte de l'auteur antique par des analyses poussées et complètes.

Luc DEMOULIN

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Publilius Syrus. Sentences*. Introduction, traductions et notes par G.F.L. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13,5 x 21 cm, XLIII-159 p. (FRAGMENTS). Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-74212-0.

Le grand public ne connaît guère les quelque 730 *Sentences* de Publilius Syrus (85-43), qui, selon une notice de Pline l'Ancien (XXXV, 199), serait arrivé à Rome sur le même bateau que l'astronome Manilius. Même les érudits ne semblent guère s'intéresser à cet auteur, qui fut pourtant très en vogue durant le Moyen Âge et la Renaissance et que Sénèque déjà appréciait beaucoup. Durant le XX^e s., c'est dans notre pays, semble-t-il, que le mimographe fut le moins ignoré, puisque deux de nos compatriotes, Guillaume Stégen et Pierre Hamblenne, lui ont consacré quelques travaux savants. On accueillera donc avec reconnaissance cette édition bilingue, qui ne peut que contribuer à la redécouverte de la morale populaire contenue dans ces aphorismes. Les *Sentences* n'ont plus été traduites en français depuis P. Constant, 1937. Le volume se compose d'une introduction : données biographiques, le mime à Rome, les *Sentences*, fortune littéraire de Publilius, transmission et établissement du texte des *Sentences*. L'introduction est complétée par une note sur les principes suivis pour le texte, la traduction et les notes. Le texte, qui, selon les principes de la collection *Fragments*, n'est pas pourvu d'un appareil critique, est celui de l'édition de W. Meyer (Leipzig, 1880), laquelle, malgré son âge, fait toujours autorité. À la fin du volume se trouve un appendice donnant une liste des variations par rapport à cette édition. Les *Sentences* sont regroupées selon la lettre par laquelle elles commencent. La numérotation recommence à chaque lettre de l'alphabet. On a donc des références du type A35, C45, etc. Une bibliographie termine l'introduction : éditions et traductions, depuis Érasme, 1514, jusqu'à Panayotakis, 1998, études modernes. Les notes exégétiques, qui contiennent des remarques critiques et littéraires fort utiles, sont redevables

de l'érudition d'Érasme, de Gruter, d'Orelli, de Friedrich et de Giancotti. Un index des thèmes contenus dans les *Sentences* vient parachever le travail.

Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *A Written Republic. Cicero's Philosophical Politics*. Princeton, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, xii-252 p. Prix : 45 \$. ISBN 978-0-691-15332-2.

Dans ce livre issu d'une thèse de doctorat, Y. Baraz a pour projet d'examiner l'impact des circonstances culturelles et historiques sur la production du corpus philosophique de Cicéron (p. 4). En six chapitres elle explore quelques-unes des préfaces des œuvres rédigées entre 46 et 44 pour réaffirmer les grandes lignes du projet de Cicéron : faire accepter la philosophie à Rome (1), montrer la permanence de ses motivations (2), mettre en évidence les enjeux politiques de ses livres de philosophie (3), inscrire son projet dans la tradition de Rome (4), en assurer la bonne réception auprès de ses lecteurs-amis (5). Le dernier chapitre tente de déceler une évolution dans les préfaces rédigées après la mort de César et conclut à l'échec de l'entreprise, Cicéron n'ayant pu ni stabiliser les valeurs romaines ni venir à bout de la « résistance des Romains à la philosophie » (p. 222). On peut s'étonner qu'une étude centrée sur le corpus des préfaces aux œuvres philosophiques s'achève sur des jugements de valeur formulés sans justification théorique : à supposer qu'il soit pertinent d'apprécier le projet d'un philosophe d'après son efficacité sur un ensemble de valeurs collectives non autrement définies, encore faut-il assumer clairement cette orientation pragmatique, qui rend nécessaire d'expliquer pourquoi sont écartées toutes les réflexions que Cicéron lui-même a élaborées, dans ses dialogues et dans leurs mises en scène, pour rendre compte des rapports entre son activité politique et son corpus philosophique. Mais la cohérence philosophique du projet cicéronien, depuis longtemps mise en relief à partir des œuvres matrices que sont le *De oratore* et le *De re publica*, est passée sous silence par Y. Baraz qui se limite à la cohérence matérielle et circonstancielle d'un « volume de préfaces », dont on ne sait ce qu'il contenait exactement. Si on accepte de lire les préfaces en dehors des œuvres et des problématiques philosophiques qu'elles introduisent, comme le propose Y. Baraz, autant privilégier une interprétation fondée sur des bases historiques et rhétoriques solides ; or, malgré le souci plusieurs fois réaffirmé de mettre au jour les « stratégies rhétoriques » de Cicéron, Y. Baraz néglige de prendre en compte les codes qui régissent l'adresse au lecteur ou la riposte aux ennemis – plus fictifs que réels comme le suggère souvent la mise en scène du projet d'écriture –, en un mot tout ce qui nécessite une approche littéraire et des comparaisons empruntées à d'autres genres qu'aux seules préfaces de Salluste et de la *Rhétorique à Herennius*. Mais surtout l'horizon de ces préfaces n'est jamais défini : on ne saura pas quels sont les lecteurs d'un tel corpus qualifiés de « public indéterminé » (p. 95) au mépris des nombreux travaux de prosopographie et d'histoire qui ont mis en évidence le nombre restreint de lecteurs et leurs compétences philosophiques. On ne saura pas non plus dans quel contexte de production philosophique s'insère l'œuvre de Cicéron : si Brutus et Caton sont mentionnés, le rôle de Varron n'est pas approfondi (pas plus que n'est étudiée la préface